

et guérisseur, une nouvelle contribution de qualité à l'histoire de la religion grecque antique. L'étude proposée trace un portrait à la fois complet et nuancé de la figure mythique désignée sous le nom d'Amphiaraios, depuis l'épopée de la *Thébaïde* et les productions théâtrales des Tragiques jusqu'au sanctuaire d'Oropos, centre d'un culte oraculaire et guérisseur faisant appel au rite de l'incubation. P.S. met en évidence et distingue avec justesse les aspects constitutifs du personnage et de son culte. Mais surtout il souligne la nécessité de conserver à ces différents éléments leur indépendance et leur spécificité ; pour comprendre la figure complexe et mouvante d'Amphiaraios, il est inutile et même dangereux de vouloir la réduire à un schéma explicatif unique ou simplifié. Au contraire, c'est dans sa multiplicité qu'elle apporte un éclairage sur des problématiques aussi variées que le rapport des Grecs à la guerre, au territoire et à la frontière, mais aussi aux rêves, aux oracles et aux guérisons.

Cécile NISSEN

8. BRICAULT (Laurent) dir., *Sylloge Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae (SNRIS)*, avec la collaboration de Richard ASHTON, Fabrice DELRIEUX, Wolfgang LESCHHORN, Ulrike PETER, Carla SFAMENI, Giulia SFAMENI GASPARRO (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XXXVIII), Paris, De Boccard, 2008, in-4°, 347 p + CD.

SNRIS, cinq lettres qui prendront désormais une signification particulière pour tous les chercheurs intéressés par l'histoire des religions dans l'Antiquité, et en particulier par l'histoire des cultes isiaques. Le signe formé à partir du titre *Sylloge Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae* est, en effet, appelé à connaître une large diffusion, tant l'ouvrage qu'il désigne constitue un instrument de travail dorénavant incontournable dans les études isiaques. Ce trente-huitième tome des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* apparaît comme une contribution d'autant plus importante qu'il ne s'agit pas d'une production isolée ; il s'inscrit dans la suite de deux publications majeures éditées, dans la même série, l'une en 2001, sous le titre *Atlas de la diffusion des cultes isiaques*, l'autre en 2005, sous la forme d'un *Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques (RICIS)*.

Sous la direction de L. Bricault s'est formée une petite équipe de chercheurs européens, désireux de mener à son terme une entreprise pour le moins ambitieuse, puisqu'elle visait à élaborer « un corpus numismatique qui regrouperait les monnaies émises durant l'Antiquité sur lesquelles figurent un membre de la *gens* isiaque ou un élément clairement identifié comme isiaque » (p. 10). Ce projet, aujourd'hui abouti de manière magistrale à travers la *SNRIS*, avait ainsi pour dessein de combler une lacune majeure des recherches. De fait, malgré l'intérêt croissant suscité par les cultes isiaques et la multiplication des études les concernant, la documentation numismatique n'avait fait l'objet que d'une attention restreinte de la part des spécialistes, le travail d'heuristique sur les monnaies étant compliqué par l'abondance et la dispersion des publications.

L'aboutissement de cette collaboration de plusieurs années prend la forme d'un ouvrage de près de 350 pages, proposant une présentation typologique, régionale et chronologique du matériel collecté, à travers une série de synthèses et de commentaires. L'ensemble est présenté en langue française, après traduction

des contributions dues aux membres non francophones du projet. Ce volume d'analyses n'est cependant pas le seul résultat des gigantesques efforts déployés ; il est accompagné d'un cédérom qui, s'il est apposé au revers de la couverture à la fin de l'ouvrage, n'en constitue pas moins le complément et même le précédent indispensable. Il contient une base de données comprenant pas moins de 3000 fiches, lesquelles présentent environ 5500 émissions différentes, pour un corpus total de plus de 30000 monnaies ; le tout est disponible en versions PC et Mac, dans un environnement FileMaker Pro. L'intérêt du cédérom ne se limite cependant pas à cette impressionnante base de données : il contient également un répertoire iconographique réunissant plus de 1500 photographies, classées par ordre alphabétique des cités émettrices. Le recours au support électronique démontre ici de sérieux avantages : face à la colossale masse documentaire rassemblée, seule une base de données numérique offre suffisamment de souplesse d'utilisation. Aucune publication sous forme « papier » n'aurait rendu possible la mise à disposition de l'ensemble du corpus, avec de telles facilités de consultation, des possibilités de recherches étendues ainsi qu'une illustration nombreuse et de qualité.

Le volume « papier », quant à lui, est organisé selon trois axes, correspondant aux études typologique, régionale et chronologique de la documentation numismatique. Le « I. Types monétaires isiaques » (p. 15-82) envisage les coiffes (*atef*, *basileion*, *calathos*, couronne radiée, *hem-hem*, fleur de tous), les divinités (Isis, Osiris, Sarapis, Apis, Horus, Harpocrate, Anubis) ainsi que quelques Varia (Cerbère, sistre, situle), utilisés sur les monnaies en tant que motifs isiaques. Au même titre que les couronnes, les éléments regroupés sous l'intitulé Varia apparaissent soit comme des motifs secondaires accompagnant les divinités, soit comme des motifs principaux remplaçant les figures divines. Celles-ci peuvent, en effet, être représentées de manière anthropomorphe ou plus rarement thériomorphe, mais aussi par des attributs culturels ou des coiffes caractéristiques, qui permettent de les identifier.

La part quantitativement la plus importante de l'ouvrage correspond au « II. Présence et signification des types isiaques dans les monnayages antiques » (p. 83-232). Ces quelque cent cinquante pages rassemblent les études des monnayages provinciaux, réalisées par les spécialistes de chacun de ces territoires. Sont ainsi présentées et commentées successivement les productions monétaires isiaques provenant de l'ensemble du monde gréco-romain : Grèce (p. 87-96), Troade, Mysie, Bithynie, Paphlagonie, Pont (p. 97-111), Cappadoce, Galatie, Lycaonie (p. 111-114), Éolide, Ionie, Carie (p. 115-128), Lydie, Phrygie (p. 129-138), Lycie, Pisidie, Pamphylie (p. 139-147), Cilicie (p. 148-154), Proche-Orient (p. 155-167), Cossura et Melita (p. 168-174), Sicile (p. 175-185), Rome (p. 185-201), Mésie et Thrace (p. 201-219), Périphéries septentrionales et orientales (p. 219-224) et, enfin, Afrique du Nord (p. 225-232). Quant aux émissions alexandrines, elles ne pouvaient être incluses dans l'analyse, puisqu'elles ne concernent pas à proprement parler les monnaies isiaques, c'est-à-dire frappées hors d'Égypte. Vu leur nombre et leur riche iconographie, elles ont néanmoins été insérées dans la base de données électronique, sous une forme synthétique. L.B. propose, par ailleurs, en ouverture de la deuxième partie, un court chapitre relatif à l'Égypte lagide (p. 84-86), avec l'objectif de fournir au lecteur les données nécessaires sur les premiers types monétaires isiaques, apparus dans le monnayage ptolémaïque, à Alexandrie en particulier.

La dernière partie, intitulée « III. Essai d'analyse chronologique » (p. 233-248), offre une première lecture de la diffusion des types isiaques à plus grande échelle, sous l'influence de facteurs historiques ayant eu un impact au-delà des spécificités locales. Elle est ainsi organisée selon une subdivision en six périodes : l'époque hellénistique (p. 233-239), les époques julio-claudienne et flavienne (p. 240-243), l'époque antonine (p. 243-244), l'époque sévérienne (p. 244-245), de la mort de Sévère Alexandre à la prise du pouvoir par Dioclétien (p. 246-247), de l'avènement de Dioclétien à la fin du IV^e siècle (p. 247-248).

Enfin, la *SNRIS* est complétée par un « Atlas cartographique » (p. 291-343), élaboré par F. Delrieux. Les cinquante et une cartes en couleur procurent autant d'aperçus synthétiques de la répartition des monnaies isiaques dans l'espace et dans le temps, offrant un complément visuel au texte dont l'utilité n'est pas à démontrer.

Si certains esprits chagrins trouveront sans doute matière à critique dans les pages de commentaires et d'analyses, il nous paraît aujourd'hui plus indiqué de saluer d'abord la formidable tâche accomplie et l'incontournable outil de travail fourni à la communauté scientifique. Par la richesse des matériaux compilés et l'efficacité du système de classement et de présentation retenu, la *SNRIS* ne pourra qu'encourager et faciliter le développement des études isiaques, en rendant au document numismatique une place dont il a souvent été privé, parmi les sources de la recherche.

Cécile NISSEN

9. GOLDEN (Mark), *Greek Sport and Social Status*, University of Texas Press, Austin, 2008, in-8°, XVI + 214 p.

Dans sa préface, Mark Golden fait une brève genèse de son livre, qu'il dit avoir confectionné grâce à un travail d'équipe en même temps que d'autres projets sur le sport antique ; puis il en fait un rapide résumé.

La première partie, « Helpers, Horses, and Heroes : Contests over Victory in Ancient Greece », est consacrée aux sports équestres, dans lesquels les élites sont confrontées au problème du partage de leur mérite ; la deuxième partie, « Slaves and Ancient Greek Sport » rappelle les multiples rôles dévolus aux esclaves dans le cadre du sport, mais examine aussi les différentes formes de servilité symbolique qui infiltrent ce monde élitiste ; la troisième partie, « Greek Games and Gladiators », critique l'idée selon laquelle les Grecs, à la différence des Romains, auraient toujours dissocié sport et violence, puis elle évalue la pertinence du rapprochement qui peut être opéré entre gladiateurs et athlètes ; enfin, dans la quatrième partie, « Olive-Tinted Spectacles : Myths in the Histories of the Ancient and Modern Olympics », l'auteur expose une thèse démystificatrice sur les origines profondes et récentes des J.O. modernes, qui, selon lui, ne s'inscrivent pas dans un rapport de continuité avec les Jeux antiques, pas plus qu'ils ne sont dus à la seule initiative de Pierre de Coubertin.

Cet ouvrage peut être considéré comme une extension d'un autre livre de Mark Golden intitulé *Sport and Society in Ancient Greece* (Cambridge, 1996), qui est essentiellement centré sur l'époque classique et archaïque, tandis que *Greek Sport and Social Status* s'intéresse aussi aux époques hellénistique et romaine.

Sports équestres.

À partir du cas particulier du golf et des athlètes handicapés, la question de la définition du sport est posée : un athlète peut-il se faire aider par un objet ou par un assistant dans la pratique de son activité ? La question est valable pour le monde contemporain, mais aussi pour l'Antiquité, à propos des cavaliers et des auriges.

Selon les différents types de courses, la question est de savoir à qui doit revenir le mérite de la victoire. Au propriétaire du cheval, au cheval, au(x) conducteur(s) ? Le problème de la participation des femmes est étudié, ainsi que les différentes versions du mythe d'Hippodamie et Pélops, où la responsabilité de l'aurige varie. À l'époque hellénistique, où les monarques sont sensibles à l'importance des compétitions panhelléniques, le prestige du cavalier et de l'aurige s'efface derrière celui du cheval et de son propriétaire.

Les courses de chevaux restent une activité aristocratique, car coûteuse. Les membres des classes inférieures sont souvent employés comme coureurs par les propriétaires de chevaux ; enrichis, ils peuvent acquérir une monture. Mais on admire surtout les lignées de champions aristocratiques.

Jusqu'à l'époque hellénistique, les entraîneurs sont rarement honorés dans les sources littéraires, même s'ils sont présents sur de nombreux vases. Le succès public des entraîneurs tend à se confirmer, mais de façon variée selon les régions.

Le développement de petits festivals locaux favorise la participation de classes moins hautes et le succès public des entraîneurs. Les classes supérieures s'éloignent parfois des activités physiques pour participer aux compétitions rhétoriques, mais la fréquentation du gymnase et l'encadrement d'un entraîneur restent un marqueur d'appartenance à la haute société. Il semble que, progressivement, les élites aient accepté de partager le mérite de leurs succès.

Sport et esclaves.

Les esclaves ne peuvent pas venir s'entraîner dans les palestres et les gymnases, notamment à Athènes depuis Solon. Les sites et les activités athlétiques auraient entre autres fonctions celle de définir le corps civique ; mais cette idée est surtout valable pour la partie orientale de la Grèce, et il y a des exceptions, même avant l'époque hellénistique, puisqu'il existe aussi des palestres privées.

Les esclaves sont presque entièrement absents des compétitions grecques. Leur participation est attestée dans certaines compétitions d'Asie et d'Égypte. En cas de victoire, l'esclave partage son prix avec son adversaire, mais le crédit du succès revient exclusivement au maître.

Les enfants grecs savent monter à cheval très jeunes, mais, les courses étant dangereuses, on préfère souvent y faire concourir des esclaves entraînés pour la compétition. Le fossé qui sépare les esclaves et les hommes libres dans les concours est souligné par de nombreuses sources littéraires, notamment philosophiques et tragiques, par exemple avec le mythe du berger Pâris considéré comme un esclave.

Le cas du Sud américain, avant la Guerre civile, est évoqué à titre de comparaison. À cette époque, esclaves et maîtres s'affrontaient dans les mêmes compétitions. Le cas de la boxe est examiné ; le problème du racisme est posé. Un parallélisme est établi entre la Grèce antique et les États-Unis : Homère et Apollonios de Rhodes racontent des combats de boxe entre individus de rangs